

LA PRESSE NOUVELLE *Magazine Progressiste Juif*

N° 223 - FEVRIER 2005 - 24^e ANNÉEMENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.
Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 5,5€



ANNIVERSAIRE AFFICHE ROUGE

Dans “ Le Roman Inachevé ”, le poème “ Strophes pour se souvenir ” de Louis Aragon (1897-1982) est écrit à la mémoire du groupe Manouchian, exécuté par la Gestapo le 21 février 1944. Il a été chanté par Léo Ferré sous le titre “ l’Affiche Rouge ” (voir en pp.4-5 l’article d’Adam Rayski, alors responsable national de la résistance juive MOI, et poème en p.7)

SOCIÉTÉ

- MENACE SUR LES KIOSQUES (p.3)
- DIRE NON CE N’EST PAS LE CHAOS (p.3)
- FAISONS TOMBER LES MURS (p.2)

HISTOIRE

- ANNIVERSAIRE DE L’AFFICHE ROUGE (pp.4-5)
- ETHEL ET JULIUS ROSENBERG : RÉEXAMEN (p.6)
- AUSCHWITZ : RETOUR SUR UN ANNIVERSAIRE (p.8)

MEMOIRE

- LE COMITÉ TLEMCEM (p.6)
- STROPHES POUR SE SOUVENIR (p.7)
- JUDAÏSME POLONAIS (p.7)

CULTURE (p.7)

- CINÉMA Yiddish, CINÉMA DU RÉEL
- BRECHT ET RIKLIS
- ÉROTISME ARABE ET HUMOUR JUIF

LUCIEN STEINBERG

TROP C'EST TROP !

Editorial

Décidément, les néo-nazis français ont des émules, émules bien de chez nous. Ils se partagent les rôles. Certains sur le plan “philosophique”, voire “historique”. D’autres sur le plan politique, voire politicien. Une mention spéciale pour Jean-Marie Le Pen, qui juge l’occupation nazie “pas trop inhumaine”. Ainsi, dans la nuit du 20 au 21 février, ils n’ont pas hésité à lancer un engin incendiaire sur le “wagon de Drancy”, wagon symbolique des centaines de wagons de marchandises dans lesquels furent enfournés les 76 000 déportés, de Drancy. Vers Auschwitz surtout, mais il y eut quelques transports vers d’autres lieux sinistres : Sobibor, Kaunas, voire Buchenwald. Les déportés non juifs, politiques et autres, sont partis dans des conditions semblables. “Vous

étiez mille et cent, vous étiez des milliers”. Je pense à l’admirable chanson de Jean Ferrat “Nuit et Brouillard”. Les déportés, juifs et non-juifs, politiques et autres, sont partis dans les mêmes conditions, dans les mêmes wagons plombés. L’esprit d’observation et le civisme du cafetier voisin du wagon ont permis l’intervention rapide des pompiers. Notons que les misérables acteurs de ce forfait ont poussé le cynisme jusqu’à y apposer une “signature de Ben Laden”. Mais “Ben Laden” n’est pas une “appellation contrôlée”.

Les auteurs de la tentative d’incendie du wagon espèrent-ils être protégés en se cachant dans l’ombre de l’instigateur de l’attentat du 11 septembre contre les tours jumelles de New York ?

Il n’a pas échappé à la vigilance des lecteurs de PNM qu’en même temps que des misérables s’attaquaient au wagon-symbole, d’autres de leurs congénères n’ont rien trouvé de mieux que de tracer des croix gammées sur la Grande Mosquée de Paris. Une croix gammée semblable avait été tracée sur le wagon symbole de Drancy et sur des tombes musulmanes dans un cimetière.

Oui, trop c’est trop. Trop de dérapages (contrôlés!) de langage, trop de violences, antijuives ou anti-arabes, trop d’agressions contre des symboles de la Foi ou de la Mémoire.

Le gouvernement français combat résolument le racisme et l’antisémitisme, c’est incontestable. Un bémol cependant, les violences continuent. Trop c’est trop.

ANNIVERSAIRE

L'Affiche Rouge

Adam Rayski

Au fil des années, l'image de l'Affiche rouge s'est progressivement gravée dans la mémoire des Français. On ne se lasse pas de la regarder, de la revoir, de temps à autre, dans un journal, dans un document télévisé. C'est avec la même émotion que l'on écoute le poème d'Aragon avec la voix de Léo Ferré. Car il émane de cette affiche, une force que ses auteurs ne soupçonnaient pas. Une force qui vient sans doute de ces dix portraits-médailleurs d'hommes à qui on voulait attribuer des "sales gueules de malfaiteurs", mais qui, néanmoins, apparaissaient à l'époque, aux yeux des Français, plutôt sympathiques.

En effet, l'Affiche Rouge se retourne contre ses auteurs français et allemands comme un boomerang, les frappe publiquement et à jamais en pleine figure.

Les Français ont adopté ces compagnons de lutte pour la Libération du pays. "Il n'est pour nous d'étrangers haïssables que les Allemands et leurs complices, même si ceux-ci portent des noms français [...]."

Les Brigades Spéciales en action

Début 1942, les "Brigades spéciales" (BS) de la Préfecture de police, nouvellement créées, en étroite collaboration avec les Services de Sécurité allemands, prennent pour cible prioritaire les organisations de résistance politiques et militaires de la MOI. En effet, l'impact de leurs actions de guérilla dans la capitale est double : renforcement du sentiment d'insécurité parmi les troupes de la Wehrmacht et par contre, une hausse du moral de la population parisienne.

On constate, à partir de 1942, un afflux aux BS de volontaires issus du corps des gardiens de la paix.

La filature "le summum de la science policière" était maîtrisée d'une façon parfaite par les inspecteurs des Brigades Spéciales. Le plus important était l'art du "portrait parlé" : mémoriser en quelques instants le portrait du "filé" jusqu'au plus petit détail vestimentaire, par exemple la couleur des chaussures, voire des chaussettes...

"Les inspecteurs chargés d'une surveillance - expliquera l'inspecteur Lavoignat dans son mémoire et dans un texte intitulé Ma façon de travailler présentés pour sa défense à la Libération - marchaient à deux et devaient présenter, environ tous les deux jours, des rapports journaliers. Ils étaient tenus de téléphoner quotidiennement au chef de groupe chargé de l'affaire pour rendre compte de leur travail et recevoir les ordres qui pouvaient leur être transmis."

L'objectif prioritaire était l'identification de la personne filée. Puis il importait de la "loger", c'est-à-dire de repérer sa planque. Les policiers pouvaient être camouflés en ouvriers, en employés des PTT ou de la STCRP (la société des bus parisiens), ou bien en clochards. Des résistants ont même signalé qu'ils avaient été suivis par des individus portant l'étoile jaune.

Pour les résistants, la filature s'avérait être une redoutable arme psy-

chologique au service de la police. Ils se sentaient traqués mais il suffisait que la surveillance se relâchât pour qu'ils se mettent à douter de leurs impressions de la veille. Une psychose, une sorte de fièvre s'installaient dans les rangs, on voyait un policier dans chaque personne de la rue ou du métro, tandis que les vrais passaient inaperçus. Les états d'âme des résistants traqués alternaient entre deux pôles extrêmes : l'angoisse et le calme absolu. Cet état se trouvait renforcé par la volonté de ne pas abandonner le combat.

Les méthodes d'interrogatoire des BS sont particulièrement brutales. Un policier résistant, Angelot, le confirme : *"Au sein des brigades spéciales, il s'est passé des faits atroces : matraquages à l'aide des poings, des pieds, de nerfs de boeufs. On retrouvait les résistants menottes aux mains, jambes enchaînées, pouvant à peine se traîner, un vrai cauchemar."*

La troisième filature, ayant abouti aux arrestations massives qui décimèrent les FTP-MOI parisiens à l'automne 1943, a duré environ cent jours. Entamée le 26 juillet, elle a pris fin le 16 novembre. Voici quelques extraits du rapport de synthèse de la Brigade Spéciale du Commissaire David qui relatent le premier et le dernier jour de la filature :

"Au cours d'une précédente affaire, un militant identifié comme étant Rayman Marcel, né le 1er mai 1923 à Varsovie (Pologne), n'ayant pu être appréhendé en raison de sa très grande méfiance, avait été perdu de vue. L'ayant rencontré fortuitement au cours de nos surveillances journalières, selon les instructions reçues, nous l'avons pris en filature. Celles-ci nous ont amené à identifier un certain nombre d'étrangers dont l'activité en faveur de la "MOI" ne faisait aucun doute..."

Le 21 octobre, les policiers prennent en filature un commando de

dérailleurs à la gare de l'Est d'où ils partent en opération :

"Goldberg, Fingerweig, Martiniuk (Jonas Geduldig), Elek, prennent le train de 11 heures 45 pour Troyes par équipes de deux, Boczor paraît surveiller l'opération, Wajsbrod et Stanzani ne prennent pas le train de 11 heures 45. Nous arrivons à Troyes à 14 h 45. Tous descendent et sortent de la gare par équipes de deux. Martiniuk, Goldberg et Elek se rejoignent devant la brasserie du Lion de Belfort, où ils pénètrent. Fingerweig se rend dans une rue voisine où il est rejoint par Goldberg qui le quitte aussitôt pour rejoindre ses compagnons au Lion de Belfort où ils déjeunent. À 15 heures 20, Fingerweig rejoint les autres à la brasserie. À 16 h 20, ils sortent tous et prennent la route de Dijon, marchant par équipes de deux, séparées d'une centaine de mètres. Ils traversent Saint-Julien-Villas et passent la Seine, Goldberg prenant la direction de la troupe. À 18h 15, nous les perdons de vue à la sortie de Saint-Julien-Villas [...]."

Nul doute que les policiers se rendent bien compte que l'équipe se dirige vers le lieu de l'opération mais ils n'envisagent pas d'en empêcher sa réalisation ce qui aurait conduit à son arrestation et aurait inévitablement mis fin à l'ensemble de la filature. Rien d'étonnant à ce que l'équipe soit "retrouvée" le lendemain à 6 heures du matin, et les policiers notent : *"Nous apprenons qu'un attentat a eu lieu la nuit à Chaumont"*.

Le 16 novembre au matin, un vaste coup de filet est lancé. Les premiers à tomber sont Manouchian et Epstein, dont la police savait déjà qu'ils devaient se rencontrer comme chaque mardi, ce qui explique le choix de la date. Le commissaire Barrachin en personne est sur le terrain avec quatre inspecteurs. Ils suivent Manouchian qui prend le train à la gare de Lyon et descend à Evry-Petit-Bourg. À la sortie de la gare, Manouchian

aperçoit Epstein qui se met à marcher en direction de la Seine. Il le suit à une cinquantaine de mètres. Après avoir traversé une passerelle sur la Seine, Epstein, qui s'est déjà retourné à plusieurs reprises, convaincu d'être filé, descend sur la berge, très grasse et détremée, et accélère le pas. Manouchian, qui s'est sans doute aperçu de la filature, hésite, puis continue sa route. Poursuivi par deux inspecteurs et Barrachin, échelonnés tous les 80 mètres environ, Epstein conserve son avance et arrive dans une allée au sol plus dur. Se retournant, il aperçoit les policiers et se met à courir. L'inspecteur Chouffot tire à plusieurs reprises avant de le neutraliser.

Rejoint par les trois policiers, Epstein leur oppose une forte résistance. Finalement, menotté dans le dos, il tente à nouveau de s'échapper mais sans succès. De son côté, Manouchian est rattrapé par deux inspecteurs. Il tient dans la poche droite de son manteau un 6.35 chargé et décide de se rendre à la deuxième sommation.

Marcel Rayman, la génération de la colère

Marcel Rayman (dans l'ortho-



graphe polonaise : Rajman) est né le 1er mai 1923 à Varsovie, que son père, artisan-tricoteur, quitte en 1931 pour la France avec sa famille qui s'est enrichie d'un fils, Simon.

Dans le modeste logement de deux pièces, Rue des Immeubles Industriels, l'une est réservée à

l'atelier. Cette proximité fait que Marcel n'a nul besoin d'apprendre le métier : livreur d'abord, il se met, dès l'âge de 15 ans, à la machine. Il reste pourtant un enfant de la rue, dans le meilleur sens du terme.

Ce quartier, s'étendant de la Nation à la Bastille et à la Place Voltaire (Léon Blum), était peuplé d'ouvriers et d'artisans juifs qui, en dépit de tracasseries administratives allant jusqu'aux refus de séjour, gardaient leur confiance à la France de " Liberté-Egalité-Fraternité " et ne pensaient qu'à faire de leurs enfants de bons Français. Quant à leur condition juive, pour en sortir un jour, eux-mêmes, sinon leurs enfants, ils se réfugiaient dans la foi en une délivrance par la révolution socialiste, laquelle semblait à certains plus proche que l'hypothétique venue du Messie.

La rue, ce sont les copains et les copines, juifs et non-juifs, avec qui l'on s'amuse, on va à la piscine, on fait du camping, on cueille le muguet dans la forêt de Sénart et, ce n'est pas la dernière des choses, on distribue des tracts, qui de la jeunesse socialiste, qui de la jeunesse communiste.

Voilà le climat dans lequel ont grandi Marcel, et tant d'autres garçons et filles qui entraient dans la Résistance en réaction aux persécutions antisémites, surtout à la déportation de leurs parents.

Avec eux, c'est la "génération de la colère" qui prend les armes. Marcel Rayman a 18 ans lorsqu'il assiste, impuissant, à une chasse à l'homme autour de la Nation, le 21 août 1941 : la capture de son père qu'il ne reverra jamais. Profondément choqué, il demande son affectation au Deuxième Détachement juif FTP- MOI. Son rôle déterminant dans l'attentat contre le haut dignitaire nazi, Julius Ritter, lui vaudra des journées de tortures les plus bestiales, selon les témoignages des résistants revenus de déportation. À elle seule, la famille Rayman incarne, de façon on ne peut plus globale, la tragédie juive de ce temps meurtrier ; le père raflé et déporté ne reviendra pas, la mère, arrêtée en même temps que ses deux enfants, sera déportée et ne reviendra pas non plus; Marcel tombera à 20 ans sous les balles du peloton. Simon, déporté, survivra au camp de Buchenwald.

La Ville de Paris et la Mairie du XI^e arrondissement ont rendu hommage à Marcel Rayman, et à

l'ensemble de la résistance des Juifs et des immigrés, en donnant son nom, le 20 février 1994, à un square sur l'esplanade de la prison de la Roquette.

L'attentat contre Julius Ritter : une gifle pour Berlin

Communiqué des FTP-MOI : "Le 28 septembre 1943, à 9 heures du matin, dans la rue Pétrarque à Paris, trois partisans armés de pistolets ont abattu dans sa voiture le Dr. Ritter, représentant en France le Gauleiter Sauckel". L'opération s'est déroulée sous l'autorité de Manouchian. Alfonso tire le premier; les balles sont amorties par les vitres de la voiture mais l'homme est gravement blessé; il tente de sortir du véhicule par la porte opposée et se trouve nez à nez avec Rayman qui l'achève de trois balles.

À Berlin, violente réaction de Himmler qui reçoit la nouvelle de l'attentat comme une gifle. Il donne l'ordre à Oberg de "mettre les terroristes juifs étrangers hors d'état de nuire".

Manouchian, orphelin du génocide



Manouchian est né le 1er septembre 1906 à Adyaman (Turquie), dans une famille de paysans. Il était le plus jeune de quatre enfants. Pendant la première guerre mondiale, la région d'Adyaman a été réputée pour l'attitude héroïque de ses habitants Arméniens dans leurs combats contre les Turcs. Le père de Manouchian a trouvé la mort dans ce combat d'autodéfense. Peu après, c'est sa mère qui disparaît, victime de la famine. Il devait avoir alors sept ou huit ans et cela l'a profondément marqué. Devenu orphelin, c'est une famille kurde qui le recueille et le cache, le sauvant ainsi des massacres. Missak et son frère arrivent en France en 1925.

Les exécutions du 21 février 1944

02	21	15:22	FONTANO	Spartaco	Ajuteur	13701922
02	21	15:22	MANOUCHIAN	Messaly "Wissac"	Tourneur	31051906
02	21	15:22	ROUXEL	Roger Joseph		03119185
02	21	15:22	USSEGLIO-POLATEFA	Amédée	Terrassier	04121911
02	21	15:22	WITOWITZ	Robert	Télégraphiste	05061924
02	21	15:29	CLOAREC	Georges Fernand	Manoeuvre	22121923
02	21	15:29	DELLA NEGRA	Riva Primo	Ouvrier Chausson	18081923
02	21	15:29	LUCARINI	Clear	Cimentier	24021922
02	21	15:29	SALVADORI	Antoine Antoine	Pongeur	15061920
02	21	15:40	ALFONSO	Celestino	Ménisier	01051916
02	21	15:40	BOCCOR WOLF	Joseph	Ménisier	03081925
02	21	15:40	GLASZ	Emric	Ajuteur	14071920
02	21	15:40	RAJMAN	Marcel Niczyslan	Tricteur	01051923
02	21	15:41	ELEK	Thomas	Etudiant	07121924
02	21	15:41	FINGERCWEIG	Wajzo	Tapissier	25121922
02	21	15:41	GEDULDO "MARTINIUK"	Jonas	Etudiant	22011918
02	21	15:41	WALSBRIT	Wolf	Mécanicien	03031925
02	21	15:52	GOLDBERG	Léon Léon	Etudiant	14021924
02	21	15:52	MANOUKIAN-LANTIAN	Amerak-Apen		07111998
02	21	15:52	SZAPIRO "WILLY"	Salomon Wolf	Fouteur	25051910
02	21	15:56	GRZYWACZ	Solans		1889
02	21	15:56	KUBACKI	Stanislas	Bucheron	02051908

"l'horaire" des exécutions... (document allemand)

Des lettres aux parents déportés

Léon Goldberg : "Si vous revenez, (je l'espère), écrit, à ses parents, ne me pleurez pas... Enfin, vous aurez deux fils qui deviendront des hommes". Cette lettre, ils ne l'ont jamais lue.

Maurice Fingerwaig : "Si mes parents et mes deux frères ont le bonheur de revenir vivants (...) vous pourrez leur dire que je suis mort en brave et en pensant à eux." Un de ses frères seulement a eu la chance de revenir.

Szloma Grzywacz : "Si quelqu'un de ma famille est en vie (...), raconte-leur tout de moi".

Marcel Rayman : "Ma chère maman, Quand tu liras cette lettre, je suis sûr qu'elle te fera une peine extrême (...) et je serai mort depuis un certain temps, mais tu seras consolée par mon frère." Déportée et gazée sa mère ne connaîtra jamais cette peine...

Le petit Georges Duffau ⁽¹⁾ se souvient d'un père qu'il a à peine connu



Joseph Epstein

Le 11 Avril 1944, jour où mon père a été fusillé, j'avais à peine deux ans et demi. Les souvenirs existent dans ma mémoire mais dans leur quasi totalité ils m'ont été rapportés par ma mère ou par des amis qui ont vécu cette période avec nous.

Toutefois, quelque chose m'est resté depuis toujours, c'est un petit fait mais qui pour moi a une grande importance, peut-être parce qu'il était uniquement partagé avec mon père. Étant encore tout petit enfant il a dû s'imprimer avec d'autant plus de force qu'il ne fût pas suivi d'autres choses vécues en sa compagnie, du fait de sa

disparition quelques mois plus tard. Nous habitons à la campagne ma mère et moi, mon père venait en car nous rendre visite dès qu'il le pouvait. Par une belle journée d'été nous avons mangé tous les deux des oignons crus dans le petit jardin. Imaginez un bébé avalant comme un grand ces oignons assez forts, la grimace devait être terrible.

Ses qualités de stratège de la résistance armée en ville m'ont souvent été rapportées. Ce combat qu'il a mené pour la liberté sous le nom de "Colonel Gilles" j'en suis très fier c'est pour cela que mon fils aîné porte ce prénom perpétuant ainsi la mémoire d'un père que j'ai si peu connu.

Une épuration inachevée ⁽²⁾

Sur les 154 dossiers de policiers des BS instruits par le parquet, chargé à la Libération, de l'épuration judiciaire : 64 inspecteurs ont finalement été jugés et condamnés : 22 à la peine de mort, dont 10 ont été exécutés, 42 à des peines "généralement très lourdes" de travaux forcés ou de prison. Il convient d'ajouter à ces condamnations pénales 5 condamnations à l'indignité nationale prononcées en Chambre civique.

Parmi les condamnés à mort, citons les noms de Barachin (capture de Manouchian et d'Epstein à Évry-Petit-Bourg) et Gautherie (arrestation de List et de Lerner) qui se sont distingués, par leur acharnement contre les FTP-MOI. Barachin a été exécuté tandis que Gautherie a été gracié par le Président de la République sans que l'on en connaisse les raisons.

(1) Georges Duffau : ingénieur informatique, Pdt. Association des familles de fusillés au Mont-Valérien et d_Ile-de-france.

(2) voir Jean-Marc Berlière et Laurent Chabrun, Les policiers français sous l'Occupation., Ed.Flammarion 2001 - 390p. 3,15€.